

// AU SERVICE DU ROCK'N'ROLL DEPUIS 1966 //

# rock & folk

## THE BEACH BOYS SURF AND DESTROY

...

**BRUCE  
SPRINGSTEEN**  
**POKEY LAFARGE**  
**GERARD MANSET**  
**RICHARD HAWLEY**

**STEVE ALBINI**  
**DUANE EDDY**  
**LOU REED**  
**DICKEY BETTS**

**MES DISQUES A MOI**  
**JAY ALANSKI**

**HA THE UNCLEAR**  
**GRANDDADDY**  
**SHANNON  
& THE CLAMS**



JUIN 2024  
N°682 / 6,90 €  
MENSUEL  
BEL 7,80 €  
ALLEMAGNE 9,90 €  
LUX 7,80 €  
SUISSE 11,70 CHF  
PORTUGAL CONT 7,90 €  
ITALIE 7,90 €  
ESPAGNE 7,90 €  
CAN 11,90 \$ CAN  
DOM 7,80 €  
NCAL(S) 10,80 XPF  
ILE MAURICE 7,80 €

Editions Larivière

En couverture

# THE BEACH BOYS SURF AND DESTROY

“Quand on me demande comment je me suis senti en regardant ce film, je réponds : nostalgique et un peu triste”

Un grand documentaire sur Disney+ tente d'apporter une conclusion à l'histoire de l'immense et chaotique groupe familial. Brian Wilson n'est plus en capacité de donner son point de vue ? **Bruce Johnston** et le mal-aimé **Mike Love** apportent ici le leur.

RECUEILLI PAR BASILE FARKAS

NOUS SOMMES EN 2024 ET, AVEC L'AIDE DE LA SCIENCE, DE LA LOI ET DE L'AUTO-TUNE, LES BEACH BOYS EXISTENT TOUJOURS. L'incarnation actuelle du groupe est la propriété de Mike Love, fameux cousin de Brian, Dennis et Carl Wilson. Tout a été reproché au Californien au cours des soixante-deux dernières années : soif de pouvoir, avidité, conservatisme musical et politique, amour exagéré pour les chemises de satin bariolées et les actions en justice auprès de son entourage. En opposition aux gentils et sensibles frères Wilson, Mike Love tient le rôle du salaud depuis 1962. L'homme qui n'aimait pas “Pet Sounds”, qui aurait voulu sortir des déclinaisons de “Surfin' USA” jusqu'à épuisement, le *square* qui porte des casquettes tous les jours, déteste les Beatles, la drogue et la finesse psychologique. Le méchant, souriant et brutal.

Pas de chance, Mike Love est toujours le patron, en tout cas le détenteur du nom Beach Boys pour les tournées depuis le milieu des années 1990, décision de justice faisant foi. Quiconque, tel le guitariste Al Jardine qui avait collé un *of the Beach Boys* derrière son nom pour des concerts solos en 2001, sera attaqué au tribunal. Qui pour témoigner en faveur de Jardine au moment de cette triste affaire ? Brian Wilson, sa femme Melinda et même l'*estate* de Carl Wilson décédé trois ans plus tôt. Une affaire parmi des dizaines d'autres dans un groupe qui, pourtant, est donc toujours officiellement actif. Pas d'album depuis 2012 (“That's Why God Made The Radio” où toute la dysfonctionnelle famille était réunie), mais des concerts à cadence élevée. Sans Brian Wilson ni Al Jardine, mais avec Bruce Johnston, l'homme de “Disney Girls (1957)”.



# Odes pétaradantes au surf, aux voitures,

De Disney il est question aujourd'hui puisque la plateforme de streaming du géant américain (Disney+, donc) sort ce long documentaire, "The Beach Boys", deux heures richement produites qui narrent l'histoire officielle, parcellaire et édulcorée, sans doute négociée entre les parties, du plus grand groupe américain. Aucune sortie ou quelconque anniversaire à fêter. L'enjeu, quelque part, est bien plus important. Mike Love a 83 ans. Bruce Johnston, Alan Jardine et Brian Wilson vont sur leurs 82 ans. Pour le dernier des trois frères, le chemin devient très difficile. Sa femme Melinda, morte en février 2024, laisse le grand homme en perte complète d'autonomie. Il avait été révélé l'an dernier que le musicien souffrait de démence. Sa famille a depuis demandé sa mise sous tutelle, qu'un tribunal de Los Angeles vient d'accepter. Il vivra désormais sous la responsabilité de sa manageuse et de son agente. Le créateur de "God Only Knows" a utilisé toute la sève musicale qui lui restait ces trente dernières années (une douzaine d'albums). Il donnait des concerts il y a encore deux ans. Il n'y en aura plus. Sa dernière apparition, au mois d'avril, serrait le cœur : un match des Lakers au Staples Center auquel il a assisté transporté par sa famille dans un fauteuil roulant, en polo jaune, souriant et très amoindri. Brian Wilson n'était pas à l'aise à l'oral mais a donné sa version de l'histoire dans un biopic ("Love And Mercy", 2014), une autobiographie ("I Am Brian Wilson", 2016) et un documentaire ("Long Promised Road", 2021). Ses affaires sont en ordre.

## Devant les Beatles

Mike Love, qui sait ce que besoin de reconnaissance veut dire, a lui aussi eu envie de défendre son point de vue. Il a sorti ses mémoires ("Good Vibrations: My Life As A Beach Boy") un mois avant ceux de Brian. Voici maintenant le film documentaire. Love a-t-il activement participé au projet ? On va pouvoir s'informer directement à la source, car le chanteur lead des Beach Boys donne des interviews par téléphone. "It's bonjour for me, bonsoir for you", cabotine-t-il d'emblée en bon connaisseur des fuseaux horaires mondiaux. La voix grave est immédiatement reconnaissable. Alors, ce film ? "Notre compagnie Iconic, a fait cet arrangement avec Frank Marshall et Thom Zimny, les réalisateurs. Ils ont assemblé un documentaire très complet sur l'histoire du groupe, et ça passera sur Disney+. Le film parle de l'origine des Beach Boys, de la relation familiale. Ce sera un film très positif." Iconic est une entreprise fondée par Irving Azoff, ancien manager des Eagles, qui a racheté le catalogue des Beach Boys et celui d'autres étoiles (Joe Cocker, Bryan Ferry, David Crosby, Graham Nash, Rod Stewart, Chris Stills, Dean Martin, Cher, Nat King Cole...). Cette compagnie d'un nouveau genre, qui contrôle depuis 2021 les masters des Beach Boys, une partie de leurs droits d'édition, l'usage de la marque et la gestion des produits dérivés, essaie désormais de "faire vivre l'héritage du groupe", ce qui signifie en français faire de l'argent. Mike Love, qui a accepté la vente au même titre que les autres ayants droit n'est donc pas le grand démiurge de l'affaire, mais un simple participant. "Je me suis contenté de donner une interview. Car, bien sûr, mon cousin Dennis Wilson est mort en 1983 et son frère Carl Wilson en 1998, chanteur merveilleux et directeur musical du groupe. Et Brian Wilson... Il a toujours eu ses problèmes, mais c'était un génie en studio. J'ai eu la chance de pouvoir écrire quelques morceaux avec lui. Les réalisateurs ont été assez gentils pour venir chez moi, près du lac Tahoe, dans la Sierra Nevada, un endroit magnifique. Ils sont restés de longues heures et j'ai pu leur donner ma perspective sur la carrière des Beach Boys. L'impact des chansons a été très marquant. Vous savez qu'un psychologue à Sheffield, Angleterre, a fait une étude pour savoir quelle chanson vous fait vous sentir le mieux ? La chanson qui est arrivée en tête du classement est 'Good Vibrations'. J'ai appris ça très récemment, c'est pas mal pour une chanson qui est sortie en 1966 et qui a été numéro 1, y compris en Angleterre, tandis que le numéro 2, c'était les Beatles, hé, hé. On a toujours eu des fans formidables, partout autour du monde. C'est une bénédiction de pouvoir avoir cette

reconnaissance, y compris dans ce nouveau millénaire." Du Mike Love tout craché : des éléments de langage écrits à l'avance (on retrouvera des passages similaires dans la brève conférence de presse qu'il donnera), une référence aux succès commerciaux, des propos sentimentaux qui peuvent cacher une perfidie et, bien sûr, un taquet aux Beatles, sa cible de prédilection depuis le Ed Sullivan Show de février 1964.

## Déchirures et disputes

Il faut parler du film. Si celui-ci exhume des tas d'images familiales filmées en Super 8, il n'apprendra pas grand-chose aux fans. Choix curieux, la narration s'arrête après la conception de "Holland", album de 1973 enregistré au pays de Vermeer. Les cinquante et une années



# aux hamburgers et aux filles en bikini

suivantes sont évoquées dans une courte ellipse. *“Le documentaire parle de choses postérieures, tout de même. On entend ‘Kokomo’ par exemple, qui a été numéro 1 en 1988. Mais je suis d’accord : l’histoire des Beach Boys est remplie de beaucoup de moments historiques, ils n’ont pas pu tout mettre. On voit des extraits de notre concert à Washington DC un jour de fête nationale, face à des centaines de milliers de personnes. Le film se concentre sur les origines du groupe et cette connexion familiale qui est une très bonne histoire. Tout a commencé dans le salon à musique de la famille Wilson, là où nous avons créé ‘Surfin’ et ‘Surfin’ Safari’. Mais, même avant cela, nous chantions aux réunions de famille. A chaque Thanksgiving, chaque Noël, aux anniversaires. Ma mère était très portée sur la musique, elle chantait de l’opéra. Mon cousin Brian et moi chantions les Everly Brothers, du doo-wop, les Four Freshmen. Nous avions un piano*

*à queue, un orgue et une harpe dans le salon, on a grandi avec. On faisait de grandes fêtes. Ma mère venait d’une fratrie de huit. Huit enfants en ne comptant que ceux qui ont survécu. Murry, son frère, était le père de Brian, Dennis et Carl. C’était vraiment une affaire de famille. Quand on me demande comment je me suis senti en regardant ce film, je réponds : nostalgique et un peu triste. Dennis n’est plus parmi nous, Carl non plus et Brian a ses problèmes.” Une série documentaire n’aurait-elle pas pu permettre de tout raconter ? “Ça ferait sens, et j’espère que ça se fera dans les deux ans à venir. Vous vous rendez compte de l’importance des gens qui ont ouvert pour nous : Billy Joel, Buffalo Springfield, peut-être même Crosby, Stills, Nash & Young, hé, hé. On a joué au TAMI Show avec Marvin Gaye quand même, on est même devenus bons amis avec lui. On a croisé des gens qui étaient des morceaux d’Histoire,*





Photo Michael Ochs Archives/ Getty Images

c'est fascinant. J'aurais aimé que la partie musique soit plus documentée. On a tant joué, enregistré, donné des concerts partout dans le monde... Ce qui est encore le cas aujourd'hui. On a joué au festival Stagecoach à Coachella, et on est le groupe à l'affiche qui a rassemblé le plus de spectateurs. Toutes les générations étaient là, pas seulement nos fans historiques, il y avait aussi des adolescents. Et ça, c'était dimanche dernier..." Love essaie d'être rassembleur et consensuel. Le film aussi d'une certaine manière. Parmi les nombreuses déchirures et disputes que le groupe a connues, une seule est évoquée longuement : la trahison de Murry Wilson, père manager violent et autoritaire évincé en 1964 et qui revendit Sea Of Tunes en 1969, la compagnie qu'il avait fondée et qui détenait le catalogue du groupe. "Mon oncle s'était emparé des droits d'édition avant même que je découvre de quoi il s'agissait. Je savais qu'on était crédité sur ces chansons, mais je ne connaissais pas du tout la valeur des droits d'édition. Et très franchement, il y a énormément de chansons sur lesquelles je n'ai pas été crédité par sa faute. Mon oncle était très bon pour promouvoir le groupe, il a fait un sacré boulot. Mais il manquait un peu d'éthique et c'est ce qui a fait que j'ai été maltraité, tout comme ses fils. C'est terrible parce qu'il a profité du fait qu'il pouvait prendre l'avantage sur ses fils, et je dirais même ses petits-enfants et arrière-petits-enfants. Brian a essayé d'intervenir à l'époque, mais il ne pouvait rien faire car il était sous la tutelle de son père. Mais ce problème a été résolu il y a environ trente ans, donc c'est de l'histoire ancienne. Ce sont des choses qui arrivent parfois, y compris dans les familles. J'ai décidé de me concentrer sur le positif. Tout va bien pour nous ces temps-ci. L'an dernier par exemple, le dimanche de Pâques, il y a eu un hommage aux Beach Boys avec vingt artistes qui ont chacun joué une chanson du groupe, c'était dément. Encore un autre truc incroyable organisé par Iconic. On s'est tous réunis à Hollywood avec Brian, Alan, David Marks, Bruce Johnston, on a assisté au spectacle et on est allé féliciter les artistes. Weezer a joué 'California Girls' par exemple, incroyable.

John Legend a fait 'Sail On Sailor', je pourrais tous les citer. Il y a le film, mais il y a aussi un livre chez Genesis, qui est une maison d'édition fabuleuse." Rien donc, ou très peu sur les disputes internes au groupe, les différends artistiques, les procès... "On parle quand même d'un certain nombre d'affaires, tout n'est pas tu. Je vois deux choses : il y a l'aspect musical du groupe, qui est primordial. Mais il y a aussi l'aspect individuel. Parfois des gens ne s'entendent pas bien et se réconcilient, parfois il n'y a pas de réconciliation et chacun mène sa vie de son côté. Un groupe d'individus génère parfois des désaccords, des conflits, oui. Mais si vous écoutez les harmonies... Vous n'obtenez pas ces harmonies dans le conflit, ça, j'en suis certain. Je dirais même que les harmonies engendrent la positivité, voire l'amour." C'est beaucoup d'amour de la part d'un être qu'on a connu plus brutal et conflictuel. Un sujet le fait sortir de sa posture : quand on évoque l'impossibilité pour Brian d'utiliser le nom du groupe. "Ce n'est pas exact. Brian a choisi de quitter les Beach Boys fin 1964, c'est très simple. On a ensuite fait plusieurs réunions du groupe qui se sont très bien passées. Brian a son groupe depuis je ne sais pas combien d'années, mais les Beach Boys, ça a été toujours été un chanteur lead. Bruce Johnston a remplacé Brian en 1965, il a pris sa place sur scène. Il y a eu un accord sur le fait que je continue avec les Beach Boys, et tout le monde est très content ainsi." Il ne comprend donc pas sa réputation de méchant ? "Je réponds en général que les gens n'ont pas assisté aux choses, ils ne peuvent pas savoir ce qui s'est passé. Des choses négatives ont été dites sur moi. Je ne sais quoi répondre. On a aussi dit que les relations n'étaient pas excellentes au sein des Beatles ou des Eagles. Souvenez-vous que les Eagles avaient dit qu'ils ne feraient plus jamais de concerts, et ils sont encore là. Il y a des hauts et des bas. J'ai peut-être aussi été dépeint comme le méchant parce que je n'ai jamais pris de LSD, de cocaïne ou d'héroïne tandis que d'autres dans le groupe s'en sont donné à cœur joie. C'est un choix de vie. Et les choix de vie des uns et des autres ne sont pas toujours compatibles. Pour ma part,



“J’ai peut-être été dépeint comme le méchant parce que je n’ai jamais pris de LSD, de cocaïne ou d’héroïne tandis que d’autres dans le groupe s’en sont donné à cœur joie”

*de dépression et de réclusion. N’empêche que, peu de temps après, nous avons réussi à écrire ‘Do It Again’ ensemble. Chez lui, sur son piano, après être allé marcher sur la plage. Et ça a encore été un numéro 1 je crois bien... J’ai toujours essayé d’aider Brian, notamment dans ses périodes de dépression.”* La fin est gonflée et mensongère, et aucun des protagonistes (sauf Van Dyke Parks) ne lui donnera plus tort.

*je fais de la méditation, depuis 1967, depuis que le Maharishi (Mahesh Yogi) m’a enseigné les premiers préceptes de la méditation transcendante, à Paris d’ailleurs, à l’hôtel Crillon.”*

## Don’t fuck with the formula

Dans son exégèse personnelle, Love dépeint un tableau où il campe le rôle du parolier dont la collaboration avec Brian Wilson a permis d’accoucher des plus grands tubes du groupe, “Surfin’ USA”, “I Get Around”, “California Girls”, “Good Vibrations”, “Do It Again”... Mais il existe aussi chez lui une tendance à minimiser, voire à nier le schisme fondamental des Beach Boys amorcé ce jour de décembre 1964 où Brian Wilson a fait une dépression nerveuse à bord d’un avion qui emmenait le groupe à Houston. Une péripétie qui engendra la décision pour Brian d’arrêter les tournées. Désormais remplacé par Glen Campbell, puis Bruce Johnston, qui tenaient sa place sur scène à la basse et au chant, Wilson pouvait désormais rester à Los Angeles pour concevoir les albums du groupe. La première divergence importante : “Pet Sounds” (1966), le grand œuvre de Wilson et Tony Asher, écrit et enregistré pendant que les autres Beach Boys étaient en tournée. Un album auquel Mike Love reprochait une carence en tubes et l’éloignement du canon des débuts (surf, filles, hot rod et harmonies doo-wop). Un an après, alors que son cousin essayait d’aller encore plus loin artistiquement avec l’album avorté “Smile”, Love donnait sa vision des choses plus clairement encore : “Don’t fuck with the formula”. La phrase n’est pas attestée, le fond de la pensée si. Rétif à ces chansons bizarres et moins vendeuses, Love, entre autres choses, n’aimait pas les paroles et leur auteur fumeur de haschich, le hippie fantaisiste Van Dyke Parks, qui finit par quitter le projet en constatant les rapports délétères entre les deux cousins. La version de Mike ? “Brian s’est plongé dans le projet ‘Smile’ mais a fini par renoncer. Il a remis les bandes sur les étagères et est rentré dans une grande période

## Pacificateur ?

Pas Bruce Johnston en tout cas, son seul soutien, qui accompagne encore le groupe “cent et quelques soirs par an” depuis 1965. Le claviériste, avant d’intégrer les Beach Boys, était déjà un musicien confirmé. “Le monde de la musique était beaucoup plus petit à l’époque, explique-t-il dans le combiné. Je jouais pour Ritchie Valens quand j’avais 16 ans, mais je n’ai pas participé à ses disques. J’ai joué avec Eddie Cochran aussi dans une émission de télé, même chose avec les Everly Brothers, au cours d’un show qui avait reçu Ritchie Valens... J’ai ensuite travaillé pour le label Columbia, je faisais des imitations de morceaux pour le surf et pour les voitures sous de faux noms de groupe. On chantait avec Terry Melcher en faisant deux parties vocales chacun, qu’on superposait. Mais j’ai appris à chanter en groupe en remplaçant Brian Wilson pour quelques jours. Le reste est un rêve devenu réalité...” Il est modeste. Un simple exemple : les Rip-Chords, dont il a conçu les premiers morceaux en compagnie du fils de Doris Day, étaient assez impressionnants. Johnston, ni plus ni moins, est un excellent chanteur et claviériste qui a naturellement trouvé sa place dans le groupe vocal, humble, doué, capable d’apprendre à jouer de la basse en trois jours. Après “Pet Sounds”, qu’il fit découvrir à Paul McCartney, John Lennon et Keith Moon dans une suite d’hôtel londonienne, Johnston a participé aux passionnantes années post-“Smile”, ces “Smiley Smile”, “Wild Honey”, “Friends”, “20/20”, “Sunflower”, “Surf’s Up”, “Carl And The Passions — So Tough” sortis par le groupe entre 1967 et 1972, tous excellents (sauf le dernier) où les autres Beach Boys compensaient l’absence de Brian en réutilisant le matériel inédit de “Smile” et en se mettant à composer. “Honnêtement, s’interpose Johnston, s’il y a eu une explosion créative — et les gars ont vraiment écrit des chansons magnifiques —, c’est parce que Brian était incapable de faire quoi que ce soit. Mais nous devons sortir des disques, c’était dans notre contrat. A cette époque, on a rencontré un Français très célèbre, Michel Colombier, qui a fait des arrangements magnifiques

# THE BEACH BOYS

## “Il y a de l’amour entre Brian et moi. C’est mon cousin”

sur l’album le plus joyeux des Beach Boys, un album que nous aimons tous beaucoup, ‘Sunflower’.” Sur le suivant, “Surf’s Up”, Bruce pouvait placer son grand fait d’armes dans le répertoire de Beach (un nouveau nom auquel a songé Al Jardine à l’époque pour déringardiser le groupe) : “Disney Girls (1957)”, ballade raffinée et nostalgique qui ne figure pas dans ce programme Disney.

“Mes chansons ne correspondent pas au groupe, elles n’ont pas le style Beach Boys, j’ai fait mon truc de mon côté et c’était très bien ainsi. Je n’ai pas soumis de chansons parce que, quand Brian a commencé à, disons, se désengager, je ne voulais pas qu’il puisse me dire que j’avais pris sa place. Dans l’hypothèse où il serait sorti de sa chambre...” On lui demande s’il a joué un rôle de pacificateur face aux drames et conflits de la grande famille, il s’énerve un peu : “D’abord, je n’ai jamais été mêlé au moindre procès dans le groupe. Jamais. Et je n’étais pas un pacificateur. Il n’y avait pas de guerre. Je suis musicien, compositeur, je ne suis pas un businessman. J’étais pote avec tout le monde, honnêtement. Sauf avec le seul vrai connard de l’histoire, Jack Rieley.” Johnston est viré en 1972 par ce manager-crapule (une tradition beachboysienne), avant un retour en 1978 pour “LA (Light Album)”. Entre-temps, il a ramassé le pactole en écrivant “I Write The Songs” dont Barry Manilow a fait un énorme tube (22 millions d’albums, 3 millions de singles). “Rien de tout cela ne serait arrivé si je n’étais pas parti. Et je tiens à dire qu’on m’a rappelé, je n’ai pas demandé à revenir.” Ce qui ne l’a pas empêché de rester fidèle aux Beach Boys, courant Mike Love, depuis.

## Rêve californien

Avec des mots savamment pesés mais grandiloquents, le film évoque l’essence des Beach Boys, leur signification sociologique, historique. Parfois qualifiés d’America’s Band, les Beach Boys sont apparus au début des années 1960 comme une incarnation du rêve californien. Un idéal chanté, il est vrai, sur les neuf premiers albums studio du groupe : huit sont des odes pétaradantes au surf, aux voitures, aux hamburgers et aux filles en bikini, l’autre est un album de Noël. Mike Love, depuis toujours, s’accroche à cela. On imagine mal les Byrds ou Jefferson Airplane jouer pour la fête nationale, voire pour le pouvoir en place. Les Beach Boys l’ont fait dès qu’ils le pouvaient depuis 1976, y compris sous Donald Trump, ami de Love pour lequel les Beach Boys ont joué au moins quatre fois (Bruce Johnston se faisant excuser pour le concert sans masque en pleine pandémie et le concert lors d’une levée de fonds pour le candidat dans un club de chasse). Mike Love feint l’étonnement : “On ne fait pas de politique depuis la scène. On a joué devant des gens qui viennent du monde entier et qui ont toutes sortes d’opinions politiques ou philosophiques. Mais la musique permet de réunir les gens. J’aime le fait que tout le monde apprécie ‘Good Vibrations’, je suis ravi que les gens veuillent aller à ‘Kokomo’ et qu’ils écoutent ‘Surfin’ USA’ ou ‘Fun, Fun, Fun’. Je ne veux surtout pas que les gens soient mal à l’aise par rapport à leurs idées politiques ou religieuses. A titre personnel, j’ai des opinions et un vote. Mais je refuse d’en parler en tant que chanteur lead des Beach Boys.” La fameuse vérité alternative... Le fait est que deux camps s’opposent symboliquement dans l’auditoire du groupe. D’un côté la frange conservatrice, le versant Mike Love, qui préférera toujours “Surfin’ Safari” à “Surf’s Up”. De l’autre, les progressistes, favorables à l’esprit d’aventure artistique de Brian Wilson. La vérité est que les deux sont liés de manière inextricable. L’importance et le génie de Brian Wilson appartiennent désormais à l’Histoire.



Photo Bank/ NBC Universal/ Getty Images

On lui doit l’essentiel de ce qui fait la magnificence des Beach Boys, des dizaines de chefs-d’œuvre. Ce qui ne devrait pas empêcher les esprits honnêtes de reconnaître qu’il y a des touches de gris dans ce tableau noir et blanc. Les frères Wilson aussi aimaient de gagner de l’argent et la beauté harmonique du groupe a également contaminé Mike Love (jusque dans les actuels concerts du groupe, ces grandes fêtes à la saucisse spectatoriennes). On peut même reconnaître quelques qualités au vilain cousin. Sa voix, les parties basses et surtout ce chant lead accrocheur, ont contribué au succès du groupe. Ses paroles, parfois neuneus, navrantes, voire passibles d’un #Metoo (“California Girls”, “Belles Of Paris”) ont aussi révélé des moments de poésie naïve inégalable : “If everbody had an Ocean...”, “I, I love the colorful clothes she wears”... La grandeur du groupe réside donc dans ces contradictions. L’innovation ou le respect de la formule, l’innocence ou le vice, l’art ou l’argent, être square ou hip, “Kokomo” ou “Til I Die” (on peut aimer les deux, différemment). Et reconnaître à Mike Love d’avoir aussi été, avec ses immenses défauts, une force motrice du groupe face à une fratrie dont les affres mentales ou toxiques ne devaient pas toujours être faciles à vivre.

## Excipit

Mais le groupe a perduré, Brian est revenu à chaque fois. En 1976, dans les années quatre-vingt, ou pour l’album des 50 ans, couronné par une tournée avec Wilson et Al Jardine — Mike Love reprendra la route sans eux aussitôt celle-ci terminée. Dernier excipit avec la fin du film (attention, spoiler), une séquence tournée sur la plage Paradise Cove, à Malibu. Les membres survivants des Beach Boys réunis en 2023 sur les lieux de la pochette de “Surfin’ Safari”, maladroit premier album sorti un jour d’octobre 1962. Six décennies après, Mike Love, Bruce Johnston, David Marks (le guitariste d’alors), Al Jardine et Brian Wilson sont attablés et souriants. La scène, sans paroles, est linaire. Quelques séquences plus tôt, Mike Love sanglotait en disant que son cousin lui manquait, qu’il lui dirait qu’il l’aime s’il le voyait. Lui a-t-il dit ? Il botte en touche. “C’est un moment fort du film, ça montre de la camaraderie, de la complicité, de l’amour. On s’est rappelé beaucoup de choses, le lycée, les chansons que nous écoutions. Il y a de l’amour entre Brian et moi. C’est mon cousin. J’espère pouvoir aller lui rendre visite dès que possible.” On attendra les photos. ★

Documentaire “The Beach Boys”, Disney+

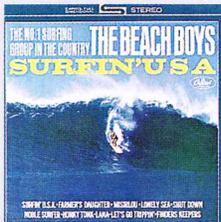
“Vous n’obtenez pas ces harmonies dans le conflit, ça, j’en suis certain”

# Chroniques d’un été sans fin

## Discographie sélective

Vingt-neuf albums studio, une dizaine de live et des compilations à ne plus pouvoir les compter : la discographie des Beach Boys est parfois impénétrable mais demeure une des plus fascinantes des soixante dernières années. PAR ERIC DELSART

### “Surfin’ USA” (1963)



Après un premier essai inégal (“Surfin’ Safari”), les portes du succès allaient s’ouvrir pour les Beach Boys avec cet album beaucoup plus équilibré porté par le single-titre, une variation surf sur “Sweet Little

Sixteen” de Chuck Berry. Les nombreux instrumentaux (“Let’s Go Trippin’”, “Misirlou”) permettent de constater à quel point les Beach Boys étaient bons musiciens et Brian Wilson signe ici sa première ballade poignante (“Lonely Sea”).

### “Today !” (1965)



Le disque pivot. Après sept albums en trois ans dédiés au surf et aux bagnoles, les Beach Boys allaient entamer un profond changement stylistique.

Brian, libéré des tournées suite à un craquage nerveux, avait désormais tout loisir d’explorer les possibilités du studio et offrir à ses chansons une production digne de ses modèles Burt Bacharach et Phil Spector. Les Beach Boys deviennent ici un groupe sophistiqué et subtil avec des titres tels que “Help Me, Rhonda”, “Please Let Me Wonder” et “She Knows Me Too Well”.

### “Pet Sounds” (1966)



Considéré comme un des grands chefs-d’œuvre de l’histoire du rock, “Pet Sounds” montre les Beach Boys sous leur visage le plus ambitieux. Porté par des orchestrations estomaquantes de beauté (“Here

Today”), l’album voit Brian Wilson atteindre son sommet créatif. Au cœur de cet écran de magnificence, la ballade “God Only Knows”, modèle de chanson parfaite rarement égalé, témoigne du génie de son auteur.

### “Friends” (1968)



En plein désarroi après l’abandon de “Smile”, les Beach Boys ont bricolé quelques albums avant de trouver un étrange équilibre sur “Friends”. Débarrassé de la pression de construire

des cathédrales pop avant-gardistes, Brian Wilson compose ici un album aux arrangements simples et délicats, empli de ballades inspirées, de la valse “Friends” à la bossa “Busy Doin’ Nothin’”. L’album marque surtout l’émergence de Dennis Wilson comme auteur avec “Be Still”, et la sublime “Little Bird”.

### “Sunflower” (1970)



Les Beach Boys entrent dans les années soixante-dix par la grande porte avec cet album considéré comme la résurrection artistique du groupe. “Sunflower” marque le retour aux harmonies et

aux arrangements ambitieux. Véritable album de groupe (tous les membres ont des crédits d’écriture), il est porté par une énergie rock (“Got To Know The Woman”, “It’s About Time”) et des ballades qui figurent parmi les plus belles du groupe (“Forever” de Dennis Wilson, “Tears In The Morning” de Bruce Johnston, “All I Wanna Do” de Brian Wilson).

### “Surf’s Up” (1971)



A peine quelques mois de pause et les Beach Boys sont déjà de retour en studio mais Brian Wilson, en crise, se montre peu intéressé par la perspective d’un album. Forts de leur expérience avec “Sunflower”,

les autres musiciens composent un album au contenu étonnamment politique mais porté par des mélodies touchantes (“Don’t Go Near The Water”). L’album s’achève par trois chansons sublimes de Brian Wilson (“A Day In The Life Of A Tree”, “Til I Die”, “Surf’s Up”) exhumées du projet “Smile”. De tous les albums où l’on trouve des morceaux de ce disque fantôme, cette séquence finale est la plus poignante.

### “Endless Summer” (1974)



Après le succès du film “American Graffiti” et la vague nostalgique qu’il a engendrée, Capitol a eu l’idée opportune de publier une compilation dédiée aux premiers morceaux du groupe. Bien

plus efficace que les tout premiers albums, c’est un impressionnant enchaînement de tubes sur quatre faces vinyle (“Surfin’ Safari”, “Little Deuce Coupe”, “California Girls”, “I Get Around...”) qui montre

les Beach Boys du début sous leur meilleur jour, et la meilleure compilation sur leur période surf.

### “Love You” (1977)



L’album le plus étonnant des Beach Boys. Ringarde depuis plus d’une décennie, enchaînant les disques foireux, la bande de trentenaires barbus aux chemises criardes livrait ici un album

aussi beau qu’inespéré. Originellement conçu par Brian Wilson comme un album solo, il marquait le grand retour de l’aîné des trois frères comme moteur créatif du groupe. Avec ses synthétiseurs proéminents (“I’ll Bet He’s Nice”, “Airplane”), ses chansons naïves (“Johnny Carson”, “Good Time”) et ces morceaux où les voix graveleuses témoignent sans fard du temps qui s’est écoulé (“Mona”), c’est un album touchant, et un chef-d’œuvre tardif.

### “The Smile Sessions” (2011)



En 2004, un Brian Wilson ragaillard avait reconstitué “Smile” sur disque et sur scène avec les musiciens du groupe californien The Wondermints. L’émerveillement était total devant la découverte de

cette œuvre magnifique, mais le monde n’était pas prêt pour un autre choc : celui de pouvoir entendre ces morceaux dans leur version originale, avec toujours cette séquence en trois mouvements. Evidemment, “The Smile Sessions” n’est pas exactement “Smile” mais une approximation déjà sublime de l’œuvre imaginée par Brian Wilson. Un disque d’une pureté rare.

### “That’s Why God Made The Radio” (2012)



Un bon album des Beach Boys au XXI<sup>ème</sup> siècle ? On n’osait y croire mais le retour en forme de Brian Wilson incitait à l’optimisme. A raison. Très digne, et porté par un magnifique final (avec une suite

de chansons très “Smile” dans l’esprit, et l’ultime “Summer’s Gone”), ce vingt-neuvième album studio permettait ainsi au groupe de conclure sur une note plus qu’honorable après les abominations des années quatre-vingt et quatre-vingt-dix.